

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 NOVEMBRE 2014

Nos pionnières de l'écriture moderne

MICHEL LAPIERRE

En 1931, Jovette Bernier incarnait «la grande conquête» de la sensibilité moderne à laquelle avaient confusément aspiré toutes celles dont traite Chantal Savoie dans *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*. C'est l'historienne elle-même qui le croit. Son intuition est pénétrante. L'héroïne de *La chair décevante*, de Jovette Bernier (tout juste réédité chez Fides), suggérait la modernité ainsi: «J'étais dans mon cœur la plus amoureuse des femmes sans m'en douter.»

De 1895 aux années 1930, dans la société culturellement arriérée qu'était le Québec par rapport, entre autres, à la France et aux États-Unis, Jovette Bernier (1900-1981) détonne. Malgré une imitation encore servile de la littérature française, son roman de 1931 confirme l'opinion éclairée de Louis Dantin.

L'année de la parution du livre à scandale, la critique montréalaise exilé près de Boston, qui apprécie déjà les poèmes de Jovette Bernier et d'autres femmes, affirme à propos de la littérature canadienne-française: «Les monopoles masculins sont de plus en plus en péril.»

«L'établissement de rapports internationaux par les femmes de lettres canadiennes-françaises se fait principalement autour de l'Exposition universelle de Paris en 1900»

Elle insiste: «Il y a plus fort que toi, l'Amour, et toi, la Mort; plus fort que tout, plus fort que vous tous, il y a la Vie.»

Ce discours a, certes, quelque chose de whitmanien, voire de nietzschéen, mais il reste surtout audacieux. Narquoise, Jovette Bernier sait se distancer du féminisme de bon aloi, cher aux dames patronnesses et à tant de femmes de lettres héritières du ton moralisateur que Laure Conan (1845-1924) introduisit chez elles tout en devançant les hommes par la publication sous forme de feuilleton, en 1881-1882, du premier roman psychologique québécois: *Angéline de Montbrun*.

Désolantes librairies

Chantal Savoie rappelle que la critique de l'époque vit dans cette œuvre un «texte patriotique et catholique» sans égard à son originalité littéraire. L'historienne est très consciente de la pénible situation intellectuelle du Québec d'alors, mais elle constate que l'urbanisation et les progrès de l'enseignement commencèrent, au tournant du XX^e siècle, à faire évoluer la société.

Elle souligne la visite que Thérèse Bentzon, romancière et essayiste française, effectua en 1897 au Canada pour tisser des liens littéraires entre l'Europe et l'Amérique. Soucieuse de l'émancipation des femmes, cette amie de George Sand signala: «Il n'y a rien de plus vide, de plus désolé qu'une librairie de Québec, si ce n'est le même magasin à Montréal. Mais, à Montréal, une réaction commence à se produire, et elle vient des femmes.»

Avec beaucoup de discernement, Chantal Savoie estime que les chroniques journalistiques de la Montréalaise Éva Circé-Côté (1871-1949), fille spirituelle de Papineau, représentent le mieux, à partir de 1900, l'aspect progressiste de l'élan féminin. «Urbaines, modernes, poétiques et engagées», elles tranchent alors, selon l'historienne, sur les chroniques des autres femmes de lettres canadiennes-françaises.

La fronde d'être

Un peu comme Jovette Bernier mais sur un ton plus grave, Éva Circé-Côté prend en effet le contrepied des poncifs du milieu littéraire ambiant. On lui doit cet émouvant témoignage laïque de 1920: «Je n'aspire pas à sauver les âmes. Il suffirait pour ma sérénité de conscience d'avoir arraché une seule âme à la vénalité du siècle, au mensonge décoré de noms



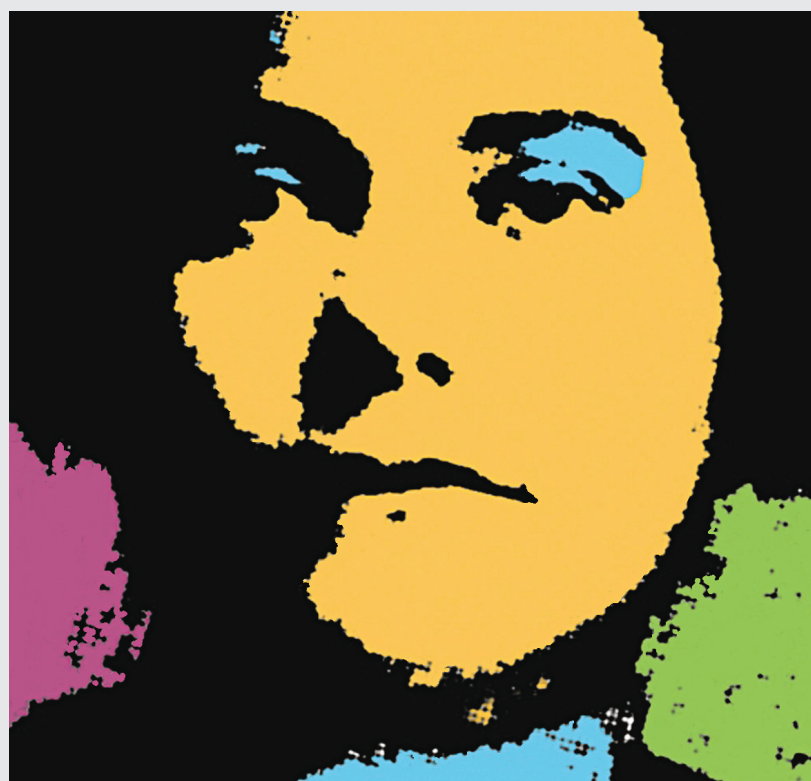
Jovette Bernier

ARCHIVES LE DEVOIR



Léonise Valois, entre 1930 et 1940. Bibliothèque et Archives nationales du Québec. BANQ Vieux Montréal. Fonds Léonise Valois.

BANQ

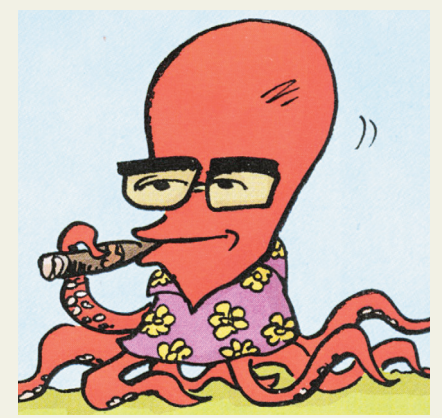


Éva Circé-Côté

ARCHIVES LE DEVOIR

« J'allais à l'encontre de toutes les lois naturelles : ma taille trop moulée me faisait honteuse ; mon bras nu était un péché... »

Didi, héroïne de *La chair décevante* de Jovette Bernier



Silex and The City: la série philobédé de Jul

Page F 3



La **littérature** qui voyage, en conclusion des Traductions infidèles

Page F 5

Moins de livres pour plus de lecteurs

Le Réseau des bibliothèques publiques de Calgary élargit pour mieux grandir. L'organisme liquide environ 10% de sa collection, 300 000 livres au total, afin de recevoir le double des usagers actuels. La culbute de la fréquentation devrait s'amorcer en janvier avec l'élimination des frais d'inscription. Le Réseau prévoit que 400 000 usagers supplémentaires s'inscriront dans les prochains mois. Ils seront donc, si les prévisions se réalisent, 800 000 dans une ville de 1,1 million d'habitants. La compression du catalogue vise les ouvrages très peu ou jamais consultés, mais aussi des livres usés, jugés irrécupérables. Certains documents plus précieux seront entreposés, les autres seront vendus en ligne d'ici la fin de l'année. Le Réseau compte 18 bibliothèques. La principale, datant de 1963, a été très éprouvée par les inondations de l'an dernier. La Ville a donc accéléré un projet pour la renouveler. Le projet de 245 millions de dollars doit aboutir en 2018. Les plans de la firme norvégienne Snøhetta montrent un édifice tout en lumière, aux deux tiers plus grand que l'ancien. Le plan d'urbanisme prévoit de l'utiliser comme stimulant pour la revitalisation d'un quartier à l'est du centre-ville. À elle seule, cette grande bibliothèque ultramoderne, bourrée de hautes technologies, contiendra environ 600 000 livres.

Le Devoir

Il y a l'instant, juste avant...



Nouveauté
16,95\$ • 112 pages

FIDES **F**

LIVRES

Un cri qui déchire



DANIELLE LAURIN

« **À** mon fils, Simon, qu'il soit vivant, toujours. » La dédicace de *L'enfant hiver* en dit long. Livre du deuil impossible, de l'insupportable souffrance, de la désespérance de la mère après la mort de son fils, oui. Mais une façon de le garder vivant aussi, c'est ce que l'on ressent à la lecture du troisième roman de Virginia Pésémapéo Bordeleau.

Nous sommes quelque part entre la nuit noire de la mort et la vie qui vibre de toutes parts. Nous sommes avec une mère, métisse crie comme l'auteure, peintre et écrivaine, comme elle, qui tente de refaire le parcours de son fils mort depuis sa naissance. Et qui, ce faisant, doit remonter aux sources de sa propre histoire familiale.

La structure du livre n'est pas évidente. Trois parties, la première étant la plus longue, la plus forte aussi. Les deux dernières, si elles recèlent de petits trésors, nous offrent parfois des scènes qui paraissent superflues, sinon surfaites. Comme si le besoin d'espérance, tellement intense, se traduisait par le désir de voir des signes partout,

d'en mettre, d'en remettre.

Quelque chose de décousu, se dit-on à première vue. La chronologie est constamment brisée : alternent les souvenirs liés à l'enfance du fils et ceux qui appartiennent à l'enfance de la mère.

La narration comme telle est multiple. On passe du « je » de la mère au « elle ». A la fois dedans, dehors, la mère. A la fois engloutie dans sa douleur et distancée d'elle-même.

Tantôt elle devient personnage, se regardant vivre au passé, agir avec son fils vivant, tantôt elle est cette mère en détresse, privée de son enfant disparu. Son seul recours, alors, c'est de s'adresser à son père. Son père mort, lui aussi. « *Te parler, peu importe où tu es ou si tu existes encore. J'ai besoin de partager l'insupportable avec toi, papa, car en ce jour de complet anéantissement, je n'ai personne vers qui me tourner.* »

Malédiction ?

Déroutants, tous ces va-et-vient, par moments. Mais les liens se tissent, derrière. Une courteline se dessine au travers des mots, des images d'une grande poésie. Chemin faisant, les différents fragments se répondent, s'éclairent les uns les autres, et on comprend qu'ils font partie d'un tout, un grand tout nouveau, douloureux, qui remonte bien avant la naissance du fils, qui appartient à la gé-



AGENCE FRANCE-PRESSE

Virginia Pésémapéo Bordeleau raconte une histoire de deuil, celui de son fils et de sa propre enfance.

néalogie familiale, telle une malédiction ancestrale.

Dessous, il y a la culpabilité terrifiante de la mère, qui a abandonné ses enfants, comme sa propre mère l'avait fait avant elle. Il y a l'alcool omniprésent, et la maladie mentale qui se transmet de génération en génération. Il y a la rage de la mère face à la mort de son fils, mais aussi la rage de la mère face à ce qu'elle lui a légué, malgré elle. Et la rage de la mère face à son père à elle, qui l'a privée d'enfance.

Nous sommes dans la déchirure extrême de la mère. Elle qui, dès l'âge de six ans, en tant qu'aînée de famille, voyait à la bonne marche de la maison. Ses parents : ivres morts, très souvent.

Sa mère : réfugiée la plupart du temps chez les siens, loin de ses petits, « *une mère incompétente, un ivrogne incapable de voir les conséquences de son absence et de son inconscience.* »

Son père : traumatisé par son expérience de soldat pendant

« **Je suis devenue, moi aussi, une mère indigne, abandonnant mes enfants, trop fatiguée de ce rôle de mère tenu depuis mes tendres six années, oui les blessures de mon fils, je les porte en moi, j'assume sa mort dont je suis en partie coupable.** »

Extrait de *L'enfant hiver*

la Deuxième Guerre mondiale. « *Tu as vécu des années de colère, plein de violence, emmuré dans tes souvenirs de cette guerre,* », se rappelle-t-elle. Puis : « *Je tenais à te remettre entre les mains cette colère rentrée que tu nous avais transmise, cette peur constante de perdre pied en esprit, je n'en voulais plus ; ne pas faire confiance à personne, je ne voulais plus.* »

Elle farfouille dans son en-

fance noire. Déflorée, à sept ans, par son frère revenu du pensionnat des Blancs. Personne pour veiller sur elle. Tout remonte à la surface, dans la tête de la mère, tandis qu'elle s'adresse à son père.

Se prolonger

Refaire le chemin de là d'où elle vient lui permet de se voir autrement, d'être plus indulgente envers elle-même. En-

vers ses manques comme mère. Parallèlement, elle revit les moments marquants de sa relation avec son fils, depuis l'accouchement.

Cet enfant, né avec le cordon ombilical autour du cou, a toujours eu un nuage noir au-dessus de sa tête. Combien de fois a-t-il flôlé la mort ? Combien de fois l'a-t-il lui-même provoquée par son comportement fantasque, irresponsable, autodestructeur ?

À qui la faute ? « *Je suis devenue, moi aussi, une mère indigne, abandonnant mes enfants, trop fatiguée de ce rôle de mère tenu depuis mes tendres six années, oui les blessures de mon fils, je les porte en moi, j'assume sa mort dont je suis en partie coupable. Terrible constat, mon père, qui mène doucement vers l'enfer.* »

C'est le tiraillement incessant de la mère devant sa propre histoire et son prolongement dans l'histoire de son fils mort qui donne tout son sens au récit. Toute sa force explosive. Ça nous happe, c'est un cri qui déchire.

C'est aussi, malgré tout, un cri d'espoir. On comprend finalement que ce qui préserve la mère, presque malgré elle, de l'anéantissement total, irrévocable, prend plusieurs avenues. Il y a l'art, d'abord : « *l'art qui sauve de la déchéance, de la noirceur largement ouverte sur la mort. Comme l'écriture, car j'écris, papa, tout ce qui tremble en moi de colère, d'impuissance, de démesure. J'écris pour ne pas te haïr.* »

Le réconfort peut aussi venir de l'amitié indéfectible de certaines personnes, dans les moments de grande noirceur, mais pas seulement : dans la découverte partagée, les sourires échangés. Dans la nature aussi, source d'apaisement. Et qui sait, il pourrait aussi se trouver sur la route un amoureux imprévu, celui qu'on n'attendait plus, comme dans les contes de notre enfance...

L'ENFANT HIVER

Virginia Pésémapéo Bordeleau
Mémoire d'encrier
Montréal, 2014 ; 160 pages

Marie-Claire
BLAIS

AUX JARDINS DES ACACIAS

© Jill Giessing

« Les Jardins des Acacias auraient pu s'appeler *Les Fleurs du mal.* »
Astrid de Larminat
Le Figaro littéraire

« C'est une écriture absolument magistrale. Il faut lire Marie-Claire Blais. »
Christine Brouillet
Salut, Bonjour!, TVA

« Une œuvre limpide autour de la vie des marginaux. »
Catherine Simon
Le Monde des Livres

« Avec *Aux Jardins des Acacias*, Marie-Claire Blais se surpasse [...], une visionnaire, témoin du naufrage de la civilisation... »

Chantal Guy, La Presse

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca



Roman
224 pages - 25,95 \$
PDF et ePub : 18,99 \$

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES SAUF RENAUD-BRAY

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Des ombres et des hommes

CHRISTIAN DESMEULES

À travers ses personnages d'hommes un peu amers et légèrement irascibles, Jean-Paul Beaumier décortique doucement les pièges du quotidien et révèle du même coup, le plus souvent, l'amertume légère de la vie conjugale. L'écrivain — tout de même rare — revient dans *Fais pas cette tête* avec 17 nouvelles. De courtes histoires souvent allusives, bercées de mélancolie, de doutes et d'illuminations tranquilles.

Par exemple, un écrivain qui se fait rare croise après un concert une femme qui le ramène à sa condition — terrifiante — d'écrivain qui n'écrit pas (*La lectrice*). Ailleurs, la lassitude et l'usure amoureuse ins-

pirent un parallèle entre un couple en rade et une vieille voiture qui rend l'âme un soir d'hiver (*Fourrière*) ou un précieux bol à thé fissuré (*Le bol à thé*).

Un père, veuf, est d'un coup projeté dans l'avenir parce que sa fille de cinq ans veut se faire percer les oreilles (*Deux petits trous*). « *Elle parle déjà comme une adulte, soulève des questions auxquelles je ne sais pas toujours répondre. J'appréhende le jour où elle refermera la porte de la salle de bains derrière elle, où elle n'aura plus besoin de moi pour sortir du bain, j'entendrai couler la douche tandis que je m'assois dans la cuisine en attendant qu'elle vienne me rejoindre.* »

Un homme, horripilé depuis trente ans par la présence de

ses voisins, quels qu'ils soient, en prend pour son grade avec les nouveaux venus (*Baiser à la fenêtre*). Autres subtils exemples d'enlèvement conjugal : un homme à qui sa femme réclame une liste de suggestions de cadeaux pour son anniversaire se braque et s'empare (*Une courte liste*), tandis qu'un autre, lui, est allergique aux chats au point de se mettre à croire que sa femme lui préfère un autre homme (*Nous*).

Tic tac

Dans *Femme à la fenêtre*, un prof de littérature dont le frère et la sœur sont morts dans le tremblement de terre de Port-au-Prince est désormais le seul à rendre visite à sa vieille mère de 93 ans. Revoquant sa mère lever le bras pour le saluer face à la fenêtre, il repense au personnage d'Agnès dans *L'immortalité*, le roman de Milan Kundera. Et quand il revient à la maison, un peu nostalgique, sa femme esquise en sa direc-

tion un geste semblable, suffisant pour faire se télescoper le passé, le présent et l'avenir. « *Nous ne sommes que des ombres, pense-t-il... [...] Des ombres sans âge.* »

Le temps s'écoule donc à grand bruit dans *Fais pas cette tête*, le 5^e recueil de Jean-Paul Beaumier, après notamment *Petites lâchetés*, *Dis-moi quelque chose* et *Trompeuses, comme toujours* (L'Ins-tant même, 1991, 1998 et 2006). Il use les nerfs et les couples, rend les enfants semblables à leurs parents. Il fait son travail, patient, régulier, impitoyable. Il n'y a semble-t-il rien d'autre à en espérer. Et c'est bien de ce côté un peu sombre, avec beaucoup de justesse et de retenue, que se situe Beaumier.

Collaborateur
Le Devoir

FAIS PAS CETTE TÊTE

Jean-Paul Beaumier
Druide
Montréal, 2014, 144 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mercredi 5 novembre
à 19 h

Série éducative
sur l'**HOLOCAUSTE**
Education Series
29 OCT - 9 NOV
mhmc.ca

Réservation obligatoire
Contribution suggérée 5\$
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie

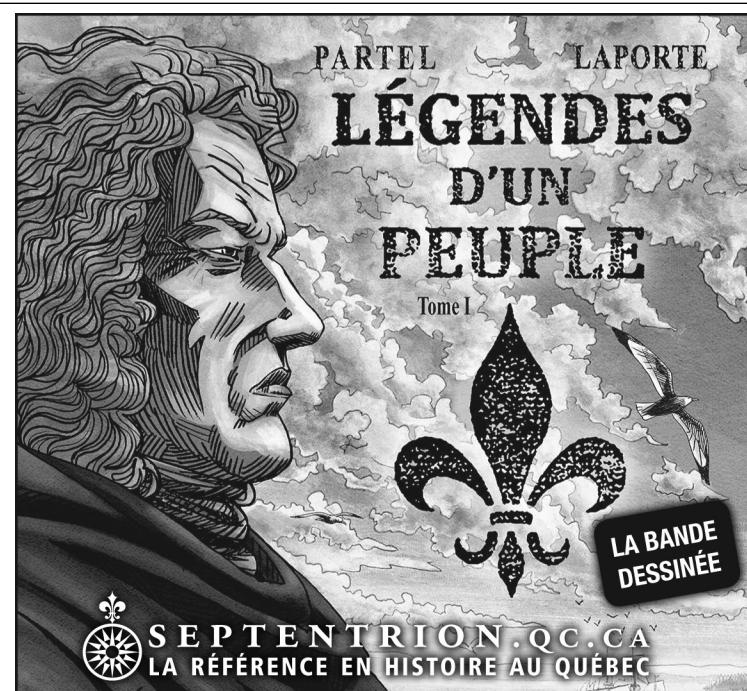
Justice et mémoire
des crimes de
génocide : n'est-il
jamais trop tard ?

Avec l'historienne française
Annette Wieviorka
Spécialiste de la Shoah et
de l'histoire des Juifs au
XXe siècle

et
Christian Nadeau
Philosophe



Centre commémoratif
de l'Holocauste à Montréal



LITTÉRATURE



L'auteur Jul utilise la bédé pour exprimer ses angoisses sur l'époque, avec humour.

La dérision pour survivre

FABIEN DEGLISE

C'est complètement loufoque et c'est pour ça que c'est bon!

Depuis 2009, le bédéiste Jul expose dans sa série *Silex and The City* (Dargaud), dont le 5^e chapitre vient tout juste de sortir, un microcosme préhistorique grotesque, au sens carverneux du terme, dans lequel Blog Dotcom, prof de chasse, Url Dotcom, «alter-darwiniste radical», et Werther, «chânon manquant de la philosophie», cherchent, depuis leur passé sans électricité, à éclairer par l'humour décalé l'obscurité d'une certaine modernité présente.

Intolérance, surconsommation, discours politique creux, manipulation des masses par les marchands de rêves, par les idéologues verts, rouges ou bleus, dérives communautaristes, religieuses, gauchisantes, écologistes ou racistes nourries par un certain Front Néandertal, les thèmes portés par cette série comique à l'effet secondaire réflexif sont nombreux, sans complaisance, mais ils sont également plus que vitaux pour l'auteur, qui avoue avoir mis cet univers au monde un peu pour ses lecteurs, mais surtout pour lui-même.

«Les thèmes que j'aborde dans *Silex* sont ceux qui m'angoissent fondamentalement dans ma vie, lance à l'autre bout du fil Jul Berjeaut (c'est son vrai nom), joint il y a quelques jours à Paris par *Le Devoir*. Le terrorisme, la violence sociale, la consommation de masse sont des choses absurdes et désespérantes. Si je devais les prendre tout cru, comme ils apparaissent à l'heure des nouvelles, je passerais ma vie à l'hôpital, au département des ulcères. J'ai be-



soin de les mettre à distance pour réussir à respirer dans un monde finalement un peu trop suffoquant.»

Avec *Vigiprimate*, titre donné au plus récent tome de sa série, le créateur et dessinateur de presse, qui a biberonné l'esprit *Charlie Hebdo* et la douce subversion de ce média, poursuit sa thérapie introspective par le dessin d'humour en mettant cette fois-ci ses personnages mal dégrossis, en apparence du moins, au service de la critique des dérives sécuritaires du présent. Il y est question de populisme, de surveillance, de peurs collectives alimentées par des gens qui espèrent en tirer profit. Entre autres.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé n'est bien sûr pas fortuite. Tout comme d'ailleurs les références au monde de la finance, de la géopolitique,

taine douleur et quelques frustrations. Avec la bande dessinée, ça me permet aujourd'hui de me venger de cette matière.»

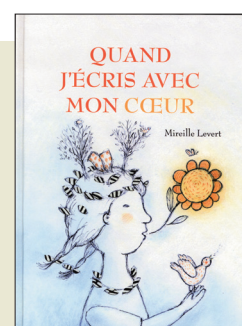
Drôle d'oiseau, Jul dit aimer jouer avec la langue, comme en témoignent les titres des aventures qu'il met au monde: *La croisade s'amuse* (Albin Michel, 2006), journal intime de la femme de Ben Laden, est du nombre. Il dit s'attaquer dans ses œuvres à son «propre cas clinique» en rigolant de son côté intello qui aime aussi la culture pop, en titillant sa dimension «victime de la mode» qui aime bien suivre les aventures des «people» ou encore en mettant à mal le «*Khmer vert*» en lui nourri par «*l'ambiance salle de prof*», très gauche morale et pleine de contradictions, que ses deux parents, deux profs, rapportaient à la maison quand il était plus jeune. «Ce qui est important en humour, c'est l'auto-dérision», lance-t-il en évoquant Gédé, qui l'a initié, avant de disparaître, à l'art de l'ironie et de l'humour décalé, «plus efficace, plus transgressif que le pamphlet», ajoute-t-il.

Avec Jul, en fait, le chasseur de gibiers, sans distinction d'espèces, de races et de discours, n'est pas seulement incarné par le Blog Dotcom de sa série.

Le Devoir

SILEX AND THE CITY
TOME 5: VIGIPRIMATE
Jul
Dargaud
Paris, 2014, 48 pages

LA VITRINE



POÉSIE POUR ENFANTS

QUAND J'ÉCRIS AVEC MON CŒUR
Mireille Levert
La Bagnole
Montréal, 2014, 44 pages

La publication d'un recueil de poésie pour enfants reste un événement rare. Par contre, difficile de croire qu'un petit de 7 ans puisse y avoir accès. Que peut comprendre un très jeune enfant ici: «*Quand j'écris avec mes yeux / Je vois dans la rue / le monsieur pas de souliers / qui sent le fromage / et je lui fais mon sourire / à trois millions de dollars*»? De la condescendance se cache sous ce sourire monnayable et douteux. La pensée magique s'accroche dramatiquement si on lit: «*Quand j'écris avec mon cœur / Plus personne n'a faim [...] / Tous les enfants ont un papa et une maman.*» (Et deux papas ou deux mamans, alors?) En contrepartie, cela fait plaisir de lire un livre qui s'adresse à l'intelligence d'une petite fille et qui ouvre la poésie au quotidien: «*La poésie / c'est quand je mets / une chaussette rouge / et une autre bleue / une petite culotte à pois / une robe à rayures / un chapeau avec des antennes.*»



N'empêche que l'on parle beaucoup de «guenilles» à la petite fille, maintenant, par le fait même, une certaine forme de stéréotype alors qu'on s'y engueule dans une bonne volonté guimauve: «*La poésie / c'est voir la guerre et pleurer / puis ouvrir ses bras / pour consoler les petits et les grands / avec les mots du cœur.*» La cour est pleine.

Hugues Corriveau

Alice MUNRO

Prix Nobel de littérature



RIEN QUE LA VIE

© Jerry Bauer

«Concision et densité, réalisme cru, ellipses surprenantes qui émailent chaque nouvelle.»

Chantal Guy
La Presse

«Elle a le don de parler des gens ordinaires. C'est vraiment merveilleux.»

Danielle Laurin
Radio-Canada

«Il n'y a aucun autre écrivain qui réussisse à ce point à illustrer les aléas de l'amour, la confusion ou les frustrations de l'existence, à révéler la cruauté secrète grâce au geste le plus discret ou au changement de ton le plus subtil.»

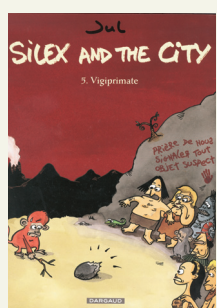
The Washington Post

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Nouvelles
320 pages - 27,95 \$
PDF et ePub : 19,99 \$

La préhistoire à Hollywood

Silex and The City est passé de la bande dessinée au dessin animé, avec des capsules diffusées depuis quelques mois sur les ondes d'Arte en France et d'UNIS au Canada. Mais la série pourrait aussi atteindre bientôt les États-Unis avec un titre modifié dans les circonstances: *The Darwiners*. «Dans quelques jours, je m'envole pour Los Angeles afin de présenter l'adaptation à des producteurs américains, dit Jul. C'est très excitant et je suis très curieux de voir comment cela va être reçu. *Silex*, c'est finalement assez universel. Ça parle des sociétés occidentales dans tous leurs aspects», en évoquant sans doute cette vérité aussi glaciale qu'une nuit d'hiver dans une caverne: finalement, nous avons peut-être tous un Néandertal en nous!



MICHÈLE OUMET

Causerie

autour de son premier roman *La promesse* publié aux Éditions du Boréal

Animation: Tristan Malavoy-Racine

SAMEDI 1^{ER} NOVEMBRE À 14 H

Librairie Monet

Galeries Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Réservations : 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie Monet

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 20 au 26 octobre 2014

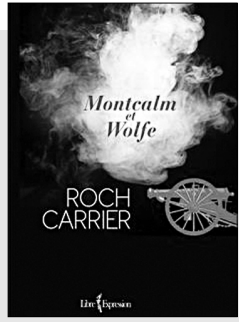
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Lit double • Tome 3	Janette Bertrand/Libre Expression 1/2
2	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques 2/6
3	Les gardiens de la lumière • Tome 3 Au fil des jours	Michel Langlois/Hurtubise 5/2
4	Les héritiers d'Enkidu • Tome 10 Déchéance	Anne Robillard/Wellan 3/5
5	Malphas • Tome 4 Grande Liquidation	Patrick Sénécal/Alire 4/6
6	Les infirmières de Notre-Dame • Tome 4	Marilyn Pion/Les Éditions réunis 8/3
7	La faille en toute chose	Louise Penny/Flammarion Québec 7/7
8	La promesse	Michèle Oumet/Boréal 10/3
9	Un voisinage comme les autres • Tome 3	Rosette Laberge/Les Éditions réunis 6/4
10	Lit double • Tome 2	Janette Bertrand/Libre Expression -/1
Romans étrangers		
1	Le siècle • Tome 3 Aux portes de l'éternité	Ken Follett/Robert Laffont 1/4
2	Terrible trafic	Kathy Reichs/Robert Laffont -/1
3	Arrêtez-moi	Lisa Gardner/Albin Michel -/1
4	Les neuf cercles	Roger Jon Ellory/Sonatine -/1
5	Juste une fois	Alexandre Jardin/Grasset 3/5
6	Le ver à soie	Robert Galbraith/Grasset -/1
7	Juste une mauvaise action	Elizabeth George/Presses de la Cité 2/3
8	La ferme	Tom Rob Smith/Belfond 4/2
9	Week-end en enfer	James Patterson David Ellis/Archipel 5/7
10	On ne voyait que le bonheur	Grégoire Delacourt/Lattès 7/2
Essais québécois		
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression -/1
2	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques...	Chantal Hébert Jean Lapierre/Homme 1/8
3	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux 2/3
4	Portrait de famille. 14 vrais ou faux mythes québécois	Alain Dubuc/La Presse 3/2
5	Les orphelins politiques	Paul St-Pierre Plamondon/Boréal 6/2
6	Raison et déraison du mythe	Gérard Bouchard/Boréal 7/4
7	Chroniques d'un cancer ordinaire	Dominique Demers/Québec Amérique 4/3
8	De remarquables oubliés • Tome 2	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux 8/18
9	Boire et déboires. Histoires d'alcool au Québec	Normand Cazalais/Transcontinental -/1
10	Comment sauver le commun du communisme?	Érik Bordeleau/Quartanier -/1
Essais étrangers		
1	Le grand mythe du cholestérol	Stephen T. Sinatra/Édito 2/4
2	Guerriers de l'impossible. L'argent, les armes...	Samantha Nutt/Boréal 1/2
3	Nouvelles guerres. L'état du monde 2015	Collectif/La Découverte 5/3
4	Plaidoyer pour les animaux	Mathieu Ricard/Alary éditions 3/3
5	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil 4/24
6	Le patient et le médecin	Marc Zaffran/PUM 9/3
7	L'équilibre sacré (Édition revue et augmentée)	David Suzuki/Boréal -/1
8	Mémoires de préhistoriens. L'extraordinaire aventure...	H. de Lumley M.-A. de Lumley/Odile Jacob -/1
9	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL -/1
10	Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre	Élisabeth Roudinesco/Seuil -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES SAUF RENAUD-BRAY

LITTÉRATURE

LA VITRINE



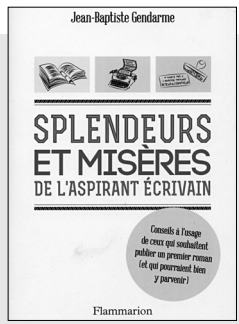
HISTOIRE

MONTCALM ET WOLFE

Roch Carrier
Libre Expression
Montréal, 2014, 333 pages

On a beaucoup parlé de la « cession » du Canada par la France cet été avec le passage remarqué du traité de Paris au Musée de la civilisation de Québec. La parution du *Montcalm et Wolfe* du romancier Roch Carrier permet de rappeler que la colonie a d'abord été conquise avant d'être cédée à la Grande-Bretagne. Reprenant le titre du classique de Francis Parkman, ce chassé-croisé biographique fait penser à *La bataille du Canada* (Le Jour) de Laurier LaPierre, qui a connu un certain succès au début des années 1990. Carrier met lui aussi l'accent sur la description du parcours des deux généraux plutôt que sur l'analyse détaillée de leurs choix tactiques. Le lecteur pointilleux y relèvera quelques erreurs factuelles : Wolfe n'ayant pas combattu à cheval sur les plaines d'Abraham tandis que l'évêque de Québec n'a pas assisté à l'agonie de Montcalm. S'il ne renouvelle pas l'historiographie, ce récit captivant offre un bon survol de la carrière des généraux ennemis dont les noms sont devenus indissociables.

Dave Noël



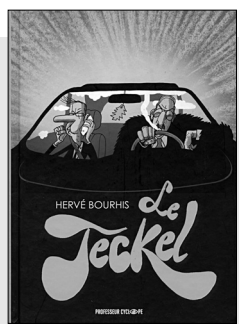
GUIDE

SPLENDEURS ET MISÈRES DE L'ASPIRANT ÉCRIVAIN

Jean-Baptiste Gendarme
Flammarion
Paris, 2014, 174 pages

À qui s'adressent ces « conseils à l'usage de ceux qui souhaitent publier un premier roman (et qui pourraient bien y parvenir) » ? Au wannabe écrivain, mais seulement celui qui souhaite publier dans l'Hexagone, puisque ces conseils ne visent que l'édition française, parisienne même. Le guide vise aussi l'auteur qui réussira, bien sûr, puisque huit pages seulement sont consacrées à la possibilité de recevoir un refus d'une maison d'édition, soit moins que les chapitres qui traitent de la promotion et de la bonne manière de traiter un attaché de presse. Un guide trop optimiste donc pour être réellement pratique, trop niché pour aider l'auteur québécois en herbe. Mais le style et le ton de Jean-Baptiste Gendarme sont vifs et divertissants, et pour le néophyte, le propos peut lever le voile sur une part de l'industrie de l'édition et ses manières d'être et de faire. La meilleure partie de l'ouvrage ? Les anecdotes et citations d'éditeurs et d'auteurs, leurs histoires de manuscrits refusés, leurs confidences sur les disciplines d'écriture. C'est peu, mais cette part charme le voyeur du petit monde littéraire.

Catherine Lalonde



BANDE DESSINÉE

LE TECKEL

Hervé Bourhis
Casterman
Bruxelles, 2014, 86 pages

Comédie caustique prenant place du côté obscur des compagnies pharmaceutiques, du marketing sale et de la vente sous influence dans les cabinets de médecins, *Le teckel* est un petit bijou d'efficacité narrative qui vient de faire son apparition dans le monde de la bédé. Hervé Bourhis, qui en 2008 signait le très amusant *Enterrement de vie de jeune fille* (Dupuis), pilote cette aventure sur les routes de France où un certain Guy Farkas, vieux de la vieille dans le domaine de la pilule, va, en traînant avec lui un petit jeune de la relève, chercher à refouger un peu partout son Marshall 2. La version 1 du médicament est à l'origine de centaines de décès. Il doit tout faire pour occulter ce fait, nourrissant au passage un récit grinçant, cynique, drôle et mordant dans lequel un duo décalé, en puisant de manière classique dans les extrêmes et les antagonismes, va finir par devenir attachant.

Fabien Deglise

L'amour au temps des dictatures

LISE GAUVIN

Le dernier roman de Yanick Lahens, *Bain de lune*, emprunte aux tableaux des maîtres haïtiens un sens précis de la couleur et une distribution de personnages en silhouettes répétitives et pourtant différenciées. Alors que son roman précédent, *Guillaume et Nathalie* (Sabine Wespieser, 2013), se déroulait dans un registre intimiste, celui-ci se déploie en une vaste fresque racontant les heurts et malheurs des habitants du village d'Anse bleue, un lieu traversé par les ouragans naturels et politiques.

Une jeune naufragée est trouvée par des pêcheurs sur la plage après une tempête, le corps mutilé et sans vie. Sa voix toutefois se fait entendre, qui retrace les destins des trois générations de paysans l'ayant précédée et tente ainsi d'expliquer l'engrenage impitoyable auquel elle n'a pu échapper.

Histoires de clans et de rivalités familiales sur fond de dictature politique et d'intimidation militaire. Histoires de cohabitation plus ou moins chaotique entre les divinités vaudou et les dieux chrétiens. Histoires, enfin, d'éveil à l'amour et à la souffrance de femmes soumises par atavisme, dont les désirs et l'appétit de vivre sont vite engloutis dans un quotidien sans gloire. Quelques-unes se révoltent, telle cette Olmène Lafleur qui, une première fois, avait enfreint la règle non écrite en devenant amoureuse du chef du clan opposé au sien, ce Tertulien Mésidor puissant et riche qui la choisit comme maîtresse



ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

François Duvalier, alias Papa Doc, en compagnie de sa femme, Simone, en 1957 à Port-au-Prince

et lui donna un fils et une maison. L'idylle fut de courte durée et, l'amant devenant de plus en plus insupportable, Olmène décida de s'enfuir et de reprendre sa liberté.

Jours d'ouragan

Cette chronique débute alors qu'« à l'automne 1963, l'homme à chapeau noir et lunettes épaisses recouvrit la ville d'un grand voile noir. Port-au-Prince aveugle, affaissée, à genoux, ne vit même pas son malheur et baissa la nuque au milieu des hurlements de chiens fous ». Dans les villages, certains hommes acceptent de faire partie des Tontons macoutes, la milice du dictateur, exécutant sans broncher les basses œuvres qu'on leur commande. Jusqu'à ce que ces

hommes soient à leur tour rejetés par l'arrivée au pouvoir de celui qu'on appelait le prophète mais qui, hélas, s'est peu à peu « transformé en quelque chose qui ressemblait étrangement à l'homme à chapeau noir et lunettes épaisses. »

Tout cela narré avec une justesse de ton et un style sans enflure ni pathos, appliqué à rendre les gestes des uns et des autres avec une profusion de détails qui leur donnent tout leur sens. L'horreur n'en devient que plus explicite, la tendresse plus touchante. Certains passages sont de véritables pièces d'anthologie, telle cette description de l'immobilité provoquée par un ouragan : « Ce furent trois longues journées ennuyées d'attente, à gronder les enfants qui se cha-

maillaient et ne tenaient plus en place, à faire des nattes aux filles, aux femmes, à les défaire et à les refaire à nouveau. À raconter les rêves, à leur trouver un sens. À ressasser le temps d'avant, le temps longtemps, et à raviver les commémorations. Trois longues journées de palabres traversées de silences pour parler aux dieux. »

Du point de vue de la langue, le récit est émaillé de mots et d'expressions créoles donnés en italique et assortis d'un lexique final. Tout en appréciant cette présence du créole sous la forme d'indices renvoyant à la parole des paysans, on ne peut que s'étonner de cette mise en évidence de son caractère d'étrangeté. Les romanciers de la créolité nous avaient habitués à des stratégies d'intégration de cette langue au tissu narratif qui permettaient d'éviter ce marquage de la différence rappelant l'esthétique du roman réaliste. Mais dans le domaine du pluralisme textuel, rien n'est simple...

On retiendra de cette chronique le portrait d'une société en proie aux bouleversements les plus inattendus, ceux de la terre et des éléments tout autant que ceux de l'amour et de la passion, et un art du suspense consommé de la part d'une romancière qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page.

Collaboratrice
Le Devoir

BAIN DE LUNE

Yanick Lahens
Sabine Wespieser
Paris, 2014, 273 pages

Les continents perdus de Blas de Roblès

L'écrivain exploite un filon devenu rare dans la littérature française : le roman d'aventures

CHRISTIAN DESMEULES

Le point Némoto est le petit nom donné par les scientifiques au « pôle maritime d'inaccessibilité », un point de l'océan Pacifique — en l'occurrence — qui est le plus éloigné de toute terre émergée.

Attachant son wagon de romancier au grand train de la littérature populaire du XIX^e siècle (Jules Verne, Alexandre Dumas, de même que tout un tas de feuilletonistes aujourd'hui méconnus), Jean-Marie Blas de Roblès nous y entraîne au moyen d'histoires qui s'agglomèrent avant de s'emboîter à la manière de poupées gigognes. L'écrivain, né en 1954 à Sidi-Bel-Abbès, est l'auteur du monumental *Là où les tigres sont chez eux* (Zulma, prix Médicis 2008), suivi aussi par *La montagne de minuit* (Zulma, 2010).

Dans un monde où les livres, les librairies et les bibliothèques ont disparu, Monsieur Wang est le directeur chinois de B@bil Books, une usine d'assemblage de liseuses numériques installée à

La Roque-Gageac, dans le Périgord. On y fait la lecture aux travailleurs de la chaîne de montage, comme on lisait dans les manufactures de cigares à Cuba.

C'est ainsi qu'on lit aux ouvriers de B@bil Books l'histoire d'un feuilletoniste « du siècle passé » dans laquelle le héros, Martial Canterlet, est une sorte de dandy opiomane, incapable d'envisager un voyage de quelques jours sans ses souliers en python de Guyane et sa malle-cabine. En compagnie d'un ami anglais, vague descendant de Sherlock Holmes, de son majordome et de sa propre gouvernante anglaise versée dans les arts martiaux, il se lance à la poursuite d'un diamant inestimable, volé à Lady MacRae, alias Clawdia Chauchat, avec qui il a déjà eu une brève aventure (« ses yeux de Kirghize à demi clos semblaient éblouis d'un soleil rasant »).

Machine à rêves

Tout ce joli monde s'embarque à bord du *Transsibérien* avec l'intention de rejoindre

Pékin le plus rapidement possible, espérant précéder sinon suivre de très près (ils n'en sont jamais certains) l'Enjambeur, un assassin mystérieux et particulièrement cruel. Empruntant tour à tour zeppelin, jonque, frégate ou sous-marin, ils verront leurs projets contrariés par une série d'incidents et de rencontres improbables : pluie de pachydermes, monstres marins, séductrices unijambistes, artistes de cirque, scientifiques parias.

Cette épopée un peu vaine, prétexte plutôt agréable à de multiples digressions, est aussi pimentée d'épisodes grivois qui produisent un drôle d'effet de contraste. Sous l'humour permanent, Jean-Marie Blas de Roblès a aussi placé mine de rien quelques enjeux bien de notre époque, tels que l'environnement et la question de la transmission des livres, du savoir et de la littérature. Le point Némoto du roman étant en réalité une... île flottante de matières plastiques — le plastique des liseuses numériques? — accumulées au milieu de l'océan.

Une véritable machine à inventer des histoires qui fonctionne, en somme, exactement à la manière du rêve et de l'imagination : « On prend un bec par ici, une patte par là, un plumage, des écailles luisantes, et une machine en nous les recompose pour en faire une créature nouvelle, un collage monstrueux de bribes, de choses vues, de lectures oubliées, de peurs enfantines qui reviennent, s'agglomèrent la nuit pour former des îles, des continents noirs. »

Jean-Marie Blas de Roblès lui-même, à sa manière inimitable et pas du tout inaccessible, ne fait pas autre chose dans *L'île du point Némoto*. Et il continue d'exploiter avec bonheur un filon devenu plutôt rare dans la littérature française contemporaine : le roman d'aventures.

Collaborateur
Le Devoir

L'ÎLE DU POINT NÉMO

Jean-Marie Blas de Roblès
Zulma
Paris, 2014, 464 pages

PIONNIÈRES

SUITE DE LA PAGE F 1

pompeux qui leurrent les esprits, pour que je m'endors de mon dernier sommeil... »

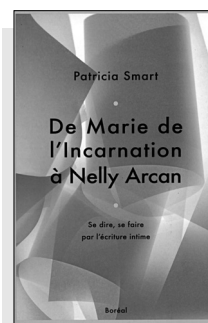
Beaucoup moins rebelle mais issue également d'une famille libérale, Léonise Valois (1868-1936), dont Chantal Savoie mentionne la redécouverte grâce à l'essai biographique de Louise Warren (L'Hexagone, 1993), s'impose par sa subtilité novatrice.

Dans *L'orage*, son poème de 1903, loin d'un romantisme attardé, la mélancolie qui s'abat sur la rêveuse est soudainement dissipée par l'explicite effet de la nature. « Je sens dans mon âme oppressée / Un flot du cœur monter... courir / Il pleut très fort ! Je suis sauvée ! »

Au lieu de se proclamer féministe, Léonise Valois, chroniqueuse de 1900, se joint à ses consœurs qui « s'amuse fort » du mouvement émancipateur provoquant, « chez le sexe à barbe, une si grande peur bleue ». Comme Éva Circé-Côté et Jovette Bernier, elle comprend que, pour une femme, dans le Québec d'autrefois, simplement publier tient déjà de la fronde.

Collaborateur
Le DevoirLES FEMMES DE LETTRES CANADIENNES-FRANÇAISES AU TOURNANT DU XX^E SIÈCLE

Chantal Savoie
Nota bene
Montréal, 2014, 244 pages



ESSAI

DE MARIE DE L'INCARNATION À NELLY ARCAN

SE DIRE, SE FAIRE PAR L'ÉCRITURE INTIME
Patricia Smart
Boréal
Montréal, 2014, 432 pages

Patricia Smart ose lier Marie de l'Incarnation, religieuse de la Nouvelle-France, canonisée cette année, à Nelly Arcan, ex-call-girl et romancière rompue à l'autofiction, qui s'est suicidée à Montréal en 2009. En scrutant l'écriture intime d'une trentaine de femmes à travers l'histoire du Québec, elle décèle une continuité qui fait réfléchir. Dans l'union mystique au Christ, Marie de l'Incarnation évoque « des pénétrations de lui en moi » et « de moi en lui » pour être enfin « perdue à moi-même ». Quant à la narratrice de *Putain*, d'Arcan, elle soutient au sujet de ses clients : « C'est donc toute une armée de femmes qu'ils baisent lorsqu'ils me baisent, c'est dans cet étalage de femmes que je me perds... » Littérairement, à trois siècles de distance, la mystique et la sexualité s'enivrent d'un verbe troublant : se perdre.

Michel Lapierre

PIERRE CARON

Quelque chose est arrivé à Christiane

Un récit émouvant

Chacun se reconnaîtra dans ces personnages pétris d'universalité et sera renvoyé à son propre destin, tant le texte est riche de vérité humaine. Une lecture dont on ne sort pas indemne...

LIVRES

TRADUCTIONS INFIDÈLES (5 DE 5)

La littérature qui voyage

LOUIS
HAMELIN

Je me lève avec une superbe vue de Detroit par la baie vitrée qui court sur tout le mur sud de ma chambre au Waterfront. Comme quelqu'un me l'a expliqué la veille, à Windsor, quand on regarde vers les États-Unis, on regarde vers le nord, expérience déstabilisante pour un habitant des solitudes canadiennes. Passé la rivière, quelques centaines de kilomètres plus au nord, se trouve le lac Walloon où le jeune Hemingway apprit à chasser, à pêcher et à lutiner les filles. Et pas très loin du Walloon, le Leelanau, sur les rives duquel Jim Harrison s'installa, à 30 ans, dans une petite ferme avec femme et enfants.

As-tu reçu la version anglaise de mon livre, *Big Jim*? L'éditrice était censée te l'envoyer. On me dit que tu vis maintenant dans le Montana, que tu joues les *snowbirds* en Arizona. Il a aussi été question d'un service de presse à Adam Gopnik, le vieux pote de Mordecai Richler qui écrit dans le *New Yorker*. C'est devenu chez moi un rituel ironique, un automatisme plein d'autodérision : à chaque nouvelle livraison du prestigieux magazine, aller voir à la rubrique « *Briefly noted* » si mon bouquin, un peu tard, par un ahurissant coup de pot, n'y aurait pas mérité ne serait-ce qu'une désobligeante douzaine de lignes dont la seule présence imprimée sur cette page ferait déjà figure de retentissante consécration. Une chance sur combien de millions?

Bon vieux *New Yorker*. Dans l'édition du 27 octobre, il y a une nouvelle de Tom Hanks. Oui, ce Tom Hanks là. Le type à la boîte de chocolats. Un truc bizarre à propos d'un faux voyage dans la Lune...

Bref, si tout livre est une bouteille lancée à la mer, comme le veut la métaphore éculée, parfois la mer est un étang à grenouilles où il faudrait être bien malchanceux pour ne pas faire au moins quelques ronds dans l'eau. L'océan, le vrai, avec des vents de 40 nœuds et des vagues de dix mètres, quand on se

tient au seizième étage d'un hôtel de Windsor, c'est quelque part par là-bas, au sud du lac Érié, qu'il s'étend.

Réussir aux States

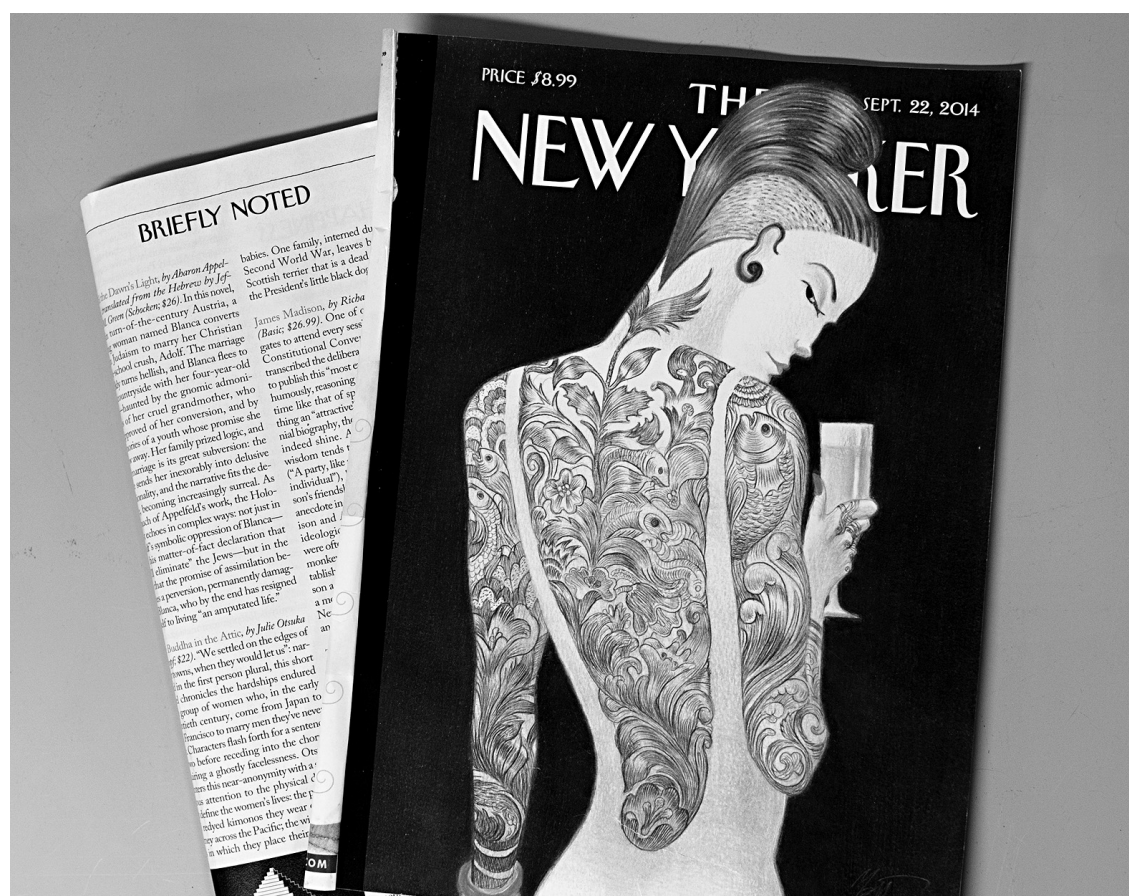
Boudé à Paris, où il trouvait que Ducharme lui faisait de l'ombre, Hubert Aquin, au milieu des années 60, reconnaissait miser davantage sur un succès étatsunien. L'ex-loup solitaire du FLQ ne pensait apparemment pas au Canada anglais, qui presque 40 ans plus tard allait posthument le consacrer dans le cadre du concours « Canada Reads ». Mais le mythe du « *make it big* » aux États agit encore comme un puissant aphrodisiaque sur l'ambition littéraire du Canadien français. Regardez-les aller : leur premier manuscrit poireaute sous une pile quelque part et ils parlent déjà de se prendre un agent new-yorkais.

**Le Coelho,
le Baricco,
le Pennac.
Le Kim Thuy.
L'Alexandre
Jardin.
Et tous ces
Marc Lévy.
Ils ne seraient
pas là s'ils
ne se
vendaient pas.**

Mais la vérité, c'est qu'à part quelques exceptions qui commencent à dater — les critiques bienveillantes réservées à *The Tin Flute* de Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais adoptée par Edmund Wilson, et le cas un peu inclassable de cette espèce d'Elvis Gratton du roman, Marc Fisher, qui aurait vendu cinq millions de livres « à l'international » et se décrit sur son site Web comme un « *conférencier d'inspiration* »... — pour la littérature québécoise, ce qui s'étend au sud de la frontière est un désert critique et lectoral (de « lectorat ») dont les oasis sont les quelques facultés d'universités qui vouent aux œuvres d'ici un intérêt savant d'une nature vaguement entomologique. Le Canada nous traduit? Tant mieux. Mais la littérature canadienne ressemble un peu au football canadien : la vraie *game* se joue de l'autre côté du 45^e parallèle.

Louis Gauthier, à l'époque où il présidait l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, m'écouait discourir de traduction et de débouchés extérieurs avec cet air goguenard et désillusionné qui semble briller à demeure sous sa paupière tombante. Il me répondit un jour : mon pauvre Hamelin, il faudrait que la littérature québécoise commence par conquérir son propre public... Comme c'est arrivé à la musique, puis au cinéma, aurait-il pu ajouter.

En attendant, il faut se lever, s'habiller, aller prendre ces deux avions et cet autobus qui m'emmèneront à mille kilomètres d'un Windsor où presque tous les francophones que je



« C'est devenu chez moi un rituel ironique : à chaque nouvelle livraison du *New Yorker*, aller voir à la rubrique « *Briefly noted* » si mon bouquin n'y aurait pas mérité ne serait-ce qu'une désobligeante douzaine de lignes. »

rencontre vivent en expatriés branchés sur les nouvelles du Québec et au fait des dernières idées de Lisée sur la monnaie et l'armée. J'essaie de me faire du café dans ma chambre d'hôtel, mais oublie de placer le verre en carton censé me servir de tasse à l'endroit approprié sous le bec verseur de la machine. Première gaffe de la journée.

La veille, je devais parler de traduction avec l'écrivain et traducteur Wayne Grady, devant un public franco-bilingue du cru. L'an dernier, le même événement accueillait maître Dany Laferrière et le bon vieux David Homel. Je lis un passage de mon roman en français, Wayne lit le même passage en anglais, ensuite nous répondons aux questions du public. Quand l'affaire se termine, nous n'avons à peu près pas parlé de traduction.

Livres de vol

Et ce matin, je reprends l'avion. Le lac Érié s'étire sous la carlingue du biréacteur. A Dorval, j'entre dans la petite tabagie-librairie de l'aérogare qui voit passer à peu près 30 000 personnes par jour. Justin Trudeau me saute dans

la face. Coup d'œil au présentoir des ouvrages en anglais. Que du Ludlum et des noms qui me passent à cent pieds par-dessus la tête dans des éditions de poche bon marché aux couvertures brillantes. Je me tourne vers l'étalage de titres français. À la vue du genre de bouquins qui s'exposent dans un tel lieu, je ressens toujours le même léger écoeurement, une forme très cérébrale de vertige devant la concentration d'une si grande quantité de mots, de noms et de faces dans un espace restreint. Et aussi, une douce jalousie... Les rayonnages de livres du Pharmaprix ne me font pas le même effet. J'envie ces auteurs « placés » à l'aéroport, car ils sont, ne serait-ce que par défaut, ce qui s'approche le plus concrètement d'un visage international de notre littérature. Mais oui. Car c'est bien eux que vous emporterez à Berlin ou à Rangoon. S'ils ne sont pas tous traduits, à tous s'offre le même air recyclé de départ et d'arrivée. Le Coelho, le Baricco, le Pennac. Le Kim Thuy. L'Alexandre Jardin. Et tous ces Marc Lévy. Ils ne seraient pas là s'ils ne se vendaient pas. Et vice-versa. Une librairie d'aérogare, c'est le contraire d'une boîte de chocolats.

LETTRES

Les vertiges de Ying Chen

LOUIS CORNELLIER

Écrivaine canadienne d'origine chinoise, Ying Chen, qui écrit en français, a vécu à Montréal pendant quelques années avant de s'installer à Vancouver. Dans *La lenteur des montagnes*, un essai qui prend la forme de lettres adressées à son fils adolescent, elle évoque, au fil de la plume, sans souci de démonstration, sa démarche de femme, de mère, d'immigrante et de romancière. « *J'écris avec vertige et étourdissement* », avoue l'artiste, chez qui la quête de la sagesse est habitée par de multiples déchirements.

Dotée « *d'un tempérament un peu grave, un peu montagnard* » qui lui fait chérir le silence et le recul, Ying Chen, elle y revient souvent, recherche « *le calme*



Ying Chen

intérieur » et cultive l'esprit de douceur, mais assume pleinement les malaises existentiels qui la tiraillent en permanence. Joie de vivre et « *lassitude à l'égard du vaste monde* », chez elle, cohabitent, sans cause précise, sinon, dans un cas, la

mort du père de son fils. Souvent, le malaise est beau, quoiqu'un peu déroutant.

Les romans de Ying Chen, « *presque sans sujet* », avec des personnages « *presque inexistantes* », note-t-elle, « *se contentent d'explorer les ténèbres et de décrire les combats intérieurs d'être qui essaient, sans grand succès, d'intégrer une expérience silencieuse à la vie mortelle, à l'excitation et au bouillonnement* ». Leur intention, poursuit-elle, n'est pas de parler de quelque chose de précis, d'offrir réponses et conclusions, mais d'explorer le langage dans une « *indicible atmosphère* », caractérisée par la quête d'une « *grande simplicité* », pourtant « *peu compatible avec la littérature* », ajoute l'écrivaine.

S'il est difficile de ne pas reconnaître une noble et véritable

démarche artistique dans un tel programme, il faut toutefois admettre que le caractère par trop éthéré de l'œuvre de Ying Chen peut irriter. La brume montagnarde, en effet, n'est pas toujours synonyme de substance.

Yi Jing

Dans cet essai qu'elle a voulu composé de « *lettres qui permettent la spontanéité et l'intimité, sous une apparence informelle* », Ying Chen parle à son fils de l'impermanence de toute chose en ce monde, de « *la pluralité de la vérité* », de la dialectique du

soi et de l'autre, de la nécessité de mettre l'un et l'autre à distance pour les penser. « *L'universel, note-t-elle à raison, est néant sans le particulier, et le particulier, quel qu'il soit, fait naturellement partie de l'universel.* »

Critique du multiculturalisme canadien, qui « *exprime une intolérance sous forme de tolérance* », et de l'engouement pour la technologie, qui donne surtout la liberté de ne pas lire pour vrai, Ying Chen chante l'instinct maternel et, dans une déclaration d'amour à son fils, lui confie l'essentiel, c'est-à-

dire « *ce qui donne un sens à une vie consciente* » : le monde n'est intéressant « *que par son intériorité* ». Ensuite, elle lit Pascal et fait silence, devant les montagnes, « *par essence antimodernes* » et, par là, gardiennes d'une certaine vérité.

Collaborateur
Le DevoirLA LENTEUR
DES MONTAGNESYing Chen
Boréal
Montréal, 2014, 128 pages

POLAR

Fermer les livres

MICHEL BÉLAIR

Même atteint d'un cancer, Henning Mankell continue d'agir comme il l'a toujours fait. On sait qu'il a pris l'engagement de « *chroniquer son combat* » et c'est avec la conscience du cancer et de la chimiothérapie en arrière-fond qu'il continue à écrire et à réfléchir sur la condition humaine en dénonçant le racisme sous toutes ses formes. Il explique d'ailleurs, à la fin de ce petit livre particulièrement touchant, que c'est précisément ce qui l'a fait revenir une dernière fois au personnage de Kurt Wallander, qui l'a fait connaître à travers le monde.

Dans cette histoire qui se situe chronologiquement tout juste avant la toute dernière enquête de Wallander (*L'homme inquiet*, Seuil, 2010), le commissaire sent qu'il arrive au bout du rouleau. Ses points de repère ne tiennent plus vraiment : tout a changé autour de lui, depuis ses premières patrouilles en uniforme il y a déjà plusieurs éternités.

La société suédoise n'est plus la même et devient elle aussi de plus en plus violente et de moins en moins égalitaire. Quant au travail, il se révèle à chaque affaire plus routinier, pour ne pas dire « *paperassier* ».

Bref, il commence à penser à la retraite dans une petite maison de campagne pas trop loin de la mer. C'est d'ailleurs quand il croit avoir peut-être trouvé cette perle rare que les ennuis commencent. Par hasard, en faisant le tour du jardin de cette maison qui lui plaît beaucoup, Wallander trébuche sur ce qu'il croit d'abord être un morceau de bois mais qui est en fait une main. Ou plutôt les os d'une main. Et c'est parti...

Adieu?

C'est parti vers le passé puisqu'il faudra remonter jusqu'aux années de guerre pour que Wallander puisse élucider l'affaire — et abandonner complètement l'idée d'acheter cette maison de ferme — après y avoir trouvé un squelette entier, puis un deuxième. L'histoire est com-

plexe, pas facile à démêler, mais c'est l'occasion pour Mankell de souligner à quel point la Suède, comme la plupart des pays occidentaux d'ailleurs, accueillait à cette époque beaucoup plus simplement les migrants et les réfugiés des pays voisins.

À la toute fin, quand l'affaire sera résolue et que Wallander fermera les livres pour la dernière fois, c'est d'ailleurs Henning Mankell qui reprendra la parole. Comme pour lancer un dernier adieu à son improbable héros. Mais surtout pour rappeler qu'il écrit des livres pour dénoncer la tare du racisme et que le polar est une des façons les plus efficaces qu'il ait trouvées pour le faire.

Collaborateur
Le Devoir

UNE MAIN
ENCOMBRANTE
Henning Mankell
Traduit du suédois
par Anna Gibson
Seuil
Paris, 2014, 182 pages

Prix 2014 J.I. Segal
présentés par la Bibliothèque publique juive

La Bibliothèque publique juive est fière d'annoncer les lauréats de cette année :
Les prix seront présentés lors d'une soirée spéciale
Mercredi 12 novembre 2014 à 19 h 30.

Prix Shulamit Yelin. Livre en français sur un thème juïdique : « Vieillesse et Engendrements »	Traduction d'un livre sur un thème juïdique : Käthe Roth «The First Jews in North America» par Denis Vagois	
Prix Mona Elaine Adilman. Roman et poésie en anglais sur un thème juïdique : «The Crooked Maid»	Prix de l'Institut Azriéli du meilleur livre en Études israéliennes en langue anglaise ou française : Anita Shapira «Israel: A History»	
Prix Sara et Irvin Tauben. Livre documentaire en anglais sur un thème juïdique : «Moynihan's Moment: America's Fight Against Zionism as Racism»	Prix Rosa et feu David Finestone. Études juives canadiennes : Gerald Tulchinsky «Joe Salsberg: A Life of Commitment»	
Prix Dr Hirsch & Dora Rosenfeld. Littérature en yiddish et hébreu : «Lamed-Vovnikes Fun Mayn Zikorn»	Prix Michael-Moskovitz. Film sur un thème juïdique : Vladimir Kabelik «Beautifully Broken»	

Bibliothèque publique juive • 5151 chemin de la Côte-Ste-Catherine • Entrée libre
Champagne à 19 h • Une collation sera servie après la cérémonie
Appeler (514) 345-6416 pour plus d'information • Stationnement extérieur gratuit au YM-YWHA.
Livres signés et vidéos en vente.

ESSAIS

L'art médical de Serge Daneault



LOUIS CORNELIER

« La médecine fut un deuxième choix [pour Camille Laurin], car selon l'esprit du temps, si on ne pouvait soigner les âmes, il restait à soigner les corps », écrit le psychiatre Pierre Doucet dans *Ces médecins qui ont marqué le Québec*, un livre de l'auteur médical Jacques Beaulieu.

Cette phrase, aujourd'hui, surprend. L'esprit du temps, en effet, a bien changé. Le prestige hier réservé aux prêtres a été tout entier transféré aux médecins. Récemment, alors que je m'amusais à tirer la pipe à mon médecin à ce sujet en lui disant que les membres de sa confrérie jouissaient abusivement du statut de demi-dieux que leur confère la société québécoise, il m'a répliqué avec un trait d'humour qui résume la situation : « Comment ça, demi ? »

Aussi Jacques Beaulieu erre-t-il en écrivant, en conclusion à son ouvrage un peu fade qui présente vingt grandes figures médicales du dernier siècle (d'Irma Levasseur à Gilles Julien, en passant par Norman Bethune, Armand Frappier, Hans Selye, Paul David, Lucille Teasdale et d'autres), que « l'aura des médecins s'est atténuée ». Elle me semble, au contraire, plus éclatante que jamais.

Je travaille au quotidien avec de jeunes cégépiens qui s'apprennent à entrer à l'université. Les plus forts d'entre eux, sur le plan scolaire, songent presque tous à tenter leur chance en médecine. Pas nécessairement par désir de soigner, mais plutôt à cause du prestige social lié à cette profession. Dans une société où pèsent tous les doutes sur l'âme, n'est-ce pas, le corps prend toute la place et en devenir un expert, grassement payé, n'est plus un second choix.

Vanité

Serge Daneault, médecin spécialisé en soins palliatifs et professeur à l'Université de Montréal, déplore, dans *Un médecin se confie*. Pour des soins plus humains, cette vanité médicale. A son fils médecin qui lui rapporte avoir été accueilli à l'université en se faisant dire qu'il faisait partie de « la crème de la société » par son doyen, Daneault répond



ANNIK MH DE CARUFFEL LE DEVOIR

Le Dr Serge Daneault signe, avec *Un médecin se confie*, un plaidoyer pour un système de santé plus tolérant, plus humain.

« Tu ne peux pas faire semblant de vivre comme si tu n'avais pas cette saloperie dans ton ventre. Mais, comme tu me l'as écrit, tu as le cancer, mais tu n'es pas le cancer. »

Extrait d'*Un médecin se confie*

qu'il doit, pour être un bon médecin, se « débarrasser de ce sentiment de supériorité causé par le fantasme du prestige ».

Critique à l'endroit de l'esprit de compétition qu'on impose aux étudiants en médecine et qui les transforme parfois en « infirme[s] dans [leurs] rapports avec les autres humains », Daneault confie à son fils « l'immense stimulation intellectuelle que la médecine procure », mais insiste surtout sur le fait que c'est d'abord « la satisfaction provenant du contact avec les patients » qui compte.

Pour arriver à développer ce contact de qualité, humain, ajoute-t-il, il faut reconnaître sa propre vulnérabilité et en finir avec la suffisance. A sa nièce, infirmière, Daneault écrira d'ailleurs que « la plupart des erreurs médicales ne sont pas de type scientifique », mais « liées à l'attitude du médecin ».

Bellement et simplement écrites, habitées par une dou-

leur qui n'interdit pas la franchise et la critique, les lettres qui composent le livre de Daneault, adressées à l'ami cancéreux, au fils médecin et à la nièce infirmière, traitent toutes d'enjeux liés à la médecine contemporaine, dans une prose à la fois réflexive et intime, pleine d'humanité. Au passage, Platon, Jung, Pascal, Laborit, Saint-Exupéry et d'Ormesson sont invoqués à l'appui de ce plaidoyer pour une médecine qui place l'accompagnement de l'humanité souffrante en son cœur.

Avec l'ami malade, qui lui confie avoir dû subir un examen physique dans des conditions dégradantes, Daneault partage sa colère devant ces médecins qui ne savent pas « entrer en contact avec un être humain dénudé » et devant la réalité d'une médecine à deux vitesses. Sa lettre sur l'angoisse du malade est poignante, tout comme celle adressée à l'ami mort.

Avec son fils médecin, qui a choisi de travailler en milieu défavorisé et d'être rémunéré à l'heure plutôt qu'à l'acte, Daneault se livre à une critique des dérives de la médecine, trop souvent devenue une activité commerciale, pratiquée par des experts techniques surpayés, insensibles aux conditions psychosociales difficiles de leurs patients et mal préparés à l'accompagnement des malades inguérissables. Ces derniers, pourtant, restent vivants et continuent « de pouvoir être l'objet de toutes les attentions possibles », de soins utiles, même s'ils sont dits palliatifs.

Jusqu'à la fin

Il reste beaucoup à faire même quand il n'y a plus rien à faire, écrit Daneault à sa nièce infirmière. Il reste, pour le médecin, à « être avec son patient jusqu'à la fin », en combattant sa souffrance. Elogieux à l'égard des infirmières qui maîtrisent ce « grand art de donner le bain à une personne malade » (un mot d'hommage aux préposés qui en font autant aurait été bienvenu ici), partisan des soins à domicile qui permettraient aux personnes âgées d'éviter l'urgence, Daneault, qui mentionne au passage que les infirmières voilées ne le dérangent pas du tout si elles s'occupent bien des patients, rappelle avec émotion l'importance de traiter les cadavres avec grand soin et déplore, à raison, la perte des rituels funéraires traditionnels. Ces gestes-là sont graves et concernent notre dignité. Les transformer en fêtes insignifiantes ou les expédier, c'est dégrader les vivants et les morts.

La médecine est certes une science exigeante, dit au fond Serge Daneault, mais c'est, ce devrait être, d'abord un art, une culture, impossible mais nécessaire, au service de la vie, qui inclut la mort. Les médecins et leurs patients ont trop souvent la faiblesse de l'oublier.

louisco@sympatico.ca

CES MÉDECINS QUI ONT MARQUÉ LE QUÉBEC
Jacques Beaulieu
Multimondes
Montréal, 2014, 132 pages

UN MÉDECIN SE CONFIE POUR DES SOINS PLUS HUMAINS
Dr Serge Daneault
Éditions La Presse
Montréal, 2014, 184 pages

Sigmund Freud, revu et revisité

MICHEL LAPIERRE

Il n'avait « pas lui-même profité de la révolution sexuelle qu'il avait apportée à la société occidentale ». Pour écrire cela de Sigmund Freud (1856-1939) et décaper son portrait, Elisabeth Roudinesco exploite plus que des archives enfin accessibles. Elle montre comment ce que Freud a cru voir dans le psychisme « n'était au fond que le fruit d'une société » dont il « interprétait magistralement la signification pour en faire une production de l'inconscient ».

Née à Paris en 1944, l'historienne, juive comme Freud, a toute la sensibilité pour saisir l'atmosphère du milieu familial du médecin autrichien et la situation politique à laquelle l'homme était confronté. A la fois très originale et très érudite, la massive biographie qu'elle lui consacre apparaît comme le résultat de la réflexion d'une vie sur la psychanalyse et son fondateur.

Loin de présenter un Freud dogmatique et de se perdre dans l'examen des interprétations que les disciples ont données de la pensée du maître, elle souligne l'incessante évolution et les multiples tâtonnements de celle-ci. Elisabeth Roudinesco insiste plus sur le cheminement du chercheur que sur son succès.

Impact littéraire

« Le XX^e siècle, soutient-elle, était en quelque sorte plus freudien que Freud lui-même. » Elle le prouve notamment en signalant que le thérapeute viennois « ne comprit pas grand-chose » à l'enthousiasme qu'André Breton et les autres poètes surréalistes exprimaient à l'égard de la « révolution freudienne ».

En littérature française, des goûts assez conventionnels orientaient plutôt Freud vers Anatole France, bien qu'il correspondît avec Romain Rolland qui, beaucoup plus jeune, était, comme lui, l'ami de l'écrivain viennois Stefan Zweig. D'ailleurs, la sexualité que le penseur perçut au cœur de cet inconscient, dont il fit découvrir, sans trop le vouloir, le rôle crucial à tant d'écrivains, à tant d'artistes, n'occupait beaucoup de place dans sa vie que par sublimation.

A 40 ans, « et souffrant parfois d'impuissance », précise sa biographe, le strict monogame

cesse d'avoir des relations sexuelles avec sa femme. Ironique, Elisabeth Roudinesco conclut : « La vie charnelle du plus grand théoricien moderne de la sexualité aura donc duré neuf ans. »

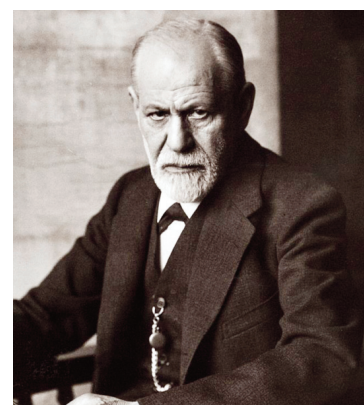
Elle a la hardiesse de signaler que la croyance du thérapeute à la bisexualité foncière de l'être humain le pousse, grâce à l'apport de ses grandes amies Marie Bonaparte et Lou Andreas-Salomé, à tenter de percer le secret de la féminité, immense « continent nocturne ». L'héritage juif de Freud, pourtant incroyant, ne serait pas étranger à cette recherche.

À la lumière de la judaïté, le penseur définit, selon Elisabeth Roudinesco, « la destinée humaine » comme « la quête d'un « au-delà » de soi, d'un au-delà de la mort et de l'amour ». Comme la judaïté, la féminité révélerait l'énigme du monde. Aussi, explique la biographe, Freud voit-il « dans la haine des femmes et dans leur abaissement l'une des racines inconscientes de l'antisémitisme ».

À la fausse image du phallocrate qui a répondu à tout, Elisabeth Roudinesco a substitué celle de l'être inquiet s'interrogeant sans cesse, du paria qui se réfugie à Londres pour fuir, peu avant sa mort, la menace du nazisme. Contre Hitler, Freud restera le témoin de l'univers inconscient et féminin de la souffrance, de l'exclusion, mais surtout de la persistance.

Collaborateur
Le Devoir

SIGMUND FREUD EN SON TEMPS ET DANS LE NÔTRE
Elisabeth Roudinesco
Seuil
Paris, 2014, 592 pages



DOMAINE PUBLIC

Sigmund Freud

PAUL VEYNE

Souvenirs et vie d'un historien

RENAUD LUSSIER

Lors d'une promenade sur une colline quelque part en Provence, Paul Veyne trouve un tesson de céramique, une pointe d'amphore remontant à l'époque de la Rome antique. Il est âgé de huit ou neuf ans, et un monde autre que celui qu'il connaît s'ouvre à lui, un monde aboli qui va l'intéresser toute sa vie. « Or qu'est-ce que l'intéressant ? [...] l'intéressant ne s'explique par rien, il n'est pas utile, ni égoïste, ni altruïste, il n'est pas nécessairement rare, plaisant, élevé, précieux ou beau : l'intéressant est désintéressé [...] »

Le professeur honoraire au Collège de France a consacré sa carrière à l'étude du monde gréco-romain, l'esprit ouvert, sans adhérer au conformisme institutionnel. L'histoire est « un roman vrai », avançait-il dans *Comment on écrit l'histoire* (Seuil, 1971), n'en déplaise aux tenants de la science historique pour qui histoire et littérature se devraient d'appartenir à deux mondes irréconciliables. Veyne aime provoquer, et ce livre au « titre dogmatique et trompeur », dit-il, n'était pourtant « rien de plus qu'un témoignage sur la formation que s'était donnée un jeune historien épris d'idées générales ». Il n'en est pas moins devenu un classique traduit en plusieurs langues qui continue toujours d'alimenter les débats d'idées entre historiens.

Petite histoire

Veyne a habitude son lecteur à un discours plein d'érudition, mais l'heure est au bilan. Il raconte ici sa propre histoire en toute simplicité, en toute humilité. À douze ans, il attend « impatientement, chaque matin, la nouvelle de la victoire allemande à Stalingrad ». « Collabo par mimétisme familial » durant la guerre, il prend sa carte du Parti communiste au début des années 1950 : « je la prendrai, mais en bouffonnant, moi aussi : j'affecterai d'être ivre ». Il quittera finalement un milieu qui ne l'aura jamais convaincu,

voyant en 1956 les chars soviétiques entrer dans Budapest pour mettre fin à l'insurrection populaire. Car jeune étudiant, Veyne ne rêvait pas à « la Société future que promettait le marxisme » ; il rêvait d'écrire un de ces livres savants traitant d'histoire ou d'archéologie du monde romain.

Spécialiste de Rome et amoureux de la Grèce, c'est un Veyne friand d'expéditions en haute montagne, passionné de poésie et de peinture italienne, que l'on découvre à travers ses années de jeunesse, ses voyages, ses souvenirs et ses amitiés. Il parle avec beaucoup d'admiration de son « grand ami » le philosophe Michel Foucault et trace un portrait pour le moins vivant de son « poète et héros de toujours », René Char : « ce colosse colérique et conquérant, aux yeux méditatifs et bons, parlait d'égal à égal aux petits comme aux grands, ne pontifiait pas, était éperdument généreux, violemment sympathique et à peu près invivable ».

À 84 ans, Veyne revient sur son cheminement professionnel, sur son élection au Collège de France, lui qui a toujours eu le sentiment d'être un parvenu, et rappelle l'origine de ses réflexions sur l'économie antique ou encore sur l'homosexualité dans l'Antiquité, une question encore peu étudiée, pour ne pas dire gênante, dans les années 1970.

Il est question de la vie privée à Rome, certes, mais celui qui a été marié trois fois, « comme Cicéron, César et Ovide », évoque aussi ses amours et les destins tragiques d'êtres chers. Dans ce « document social et humain à l'usage des curieux », l'historien ne cache rien.

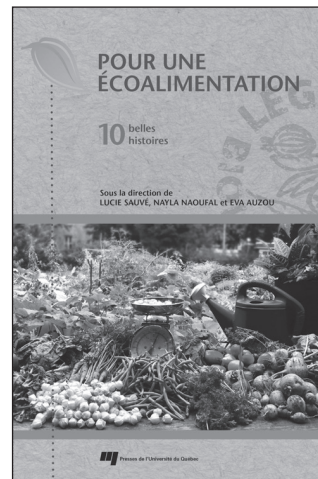
Collaborateur
Le Devoir

ET DANS L'ÉTERNITÉ JE NE M'ENNUIERAI PAS
Paul Veyne
Albin Michel
Paris, 2014, 272 pages

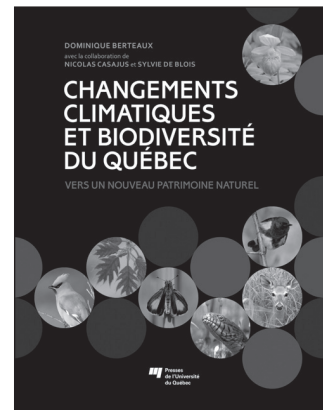


Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR



POUR UNE ÉCOALIMENTATION
Dix belles histoires
Sous la direction de Lucie Sauvé,
Nayla Naoufal et Eva Auzou



CHANGEMENTS CLIMATIQUES ET BIODIVERSITÉ DU QUÉBEC
Vers un nouveau patrimoine naturel
Dominique Berteaux

Plus de
1 300 livres
à feuilleter

PUQ.CA

AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ
UNIVERSITAIRE DEPUIS 1969